

André Goosse L'esprit et la règle de grammaire

Il y a 80 ans, Maurice Grevisse rédigeait le «Bon usage». André Goosse a repris ce flambeau, il y a 30 ans. Rencontre avec le gardien d'un monument grammatical.

Par Bernard Roisin

A l'occasion du 80^e anniversaire du «Bon usage», voulu par Maurice Grevisse, et de la publication de sa 16^e édition, le désormais nonagénaire André Goosse, qui en a pris la succession voici trente ans, sera célébré en même temps que cette grammaire faisant office de bible du français. Rencontre le jour de la fête de la Communauté... française avec ce toujours alerte nonagénaire; car de la grammaire, André jamais ne se gausse....

La Belgique francophone a-t-elle une tradition en matière de grammaire?

Cette tradition n'est pas très ancienne et s'est installée grâce à Maurice Grevisse. Avant Grevisse, il y avait tout de même, chez les linguistes, en Belgique, une tradition d'observation, plutôt qu'une imposition de la règle a priori. Avant la guerre, le père De Harveng, un jésuite, publiait des chroniques et rédigea des livres: il voyait la langue française comme nous l'observons aujourd'hui. Contrairement à la plupart de ses collègues français, il privilégiait l'observation et la manière empiriques, ne considérant pas que les choses existent en soi, en regardant d'abord ce qui s'énonce dans la réalité. Il observait d'abord la langue réelle plutôt que de reproduire automatiquement des jugements.

Il y en eut d'autres avant lui, mais c'est De Harveng qui a donné le la, s'est révélé le plus systématique et qui a connu le plus grand retentissement.

Le fait que la Belgique soit à la frontière avec d'autres langues lui a-t-elle permis cette suprématie en grammaire?

Non, je ne crois pas. C'est plutôt le fait que nous sommes moins impératifs que les Parisiens, moins doctrinaires. Ce qu'ils ont appris à l'école leur paraît rigide, immuable. Ce qui ne signifie pas que les Parisiens l'appliquent vraiment dans la pratique. Mais, dans leur raisonnement, ils reproduisent souvent des jugements exprimés au XVII^e ou au XVIII^e siècle.

Être liégeois, est-ce que cela a influencé votre carrière de grammairien?

«Comment peut-on être né à Liège et être aussi peu liégeois?», me disait le grand linguiste liégeois Maurice Piron. Je me sens plus ardennais que liégeois: originaire d'Houffa-

lize, ma famille a été complètement décimée durant la bataille des Ardennes, quand les alliés ont bombardé la ville. Seul survivant, je ne dois d'être en vie que pour avoir fui vers Namur à vélo: faisant de la résistance, à 18 ans, je me trouvais sur une liste noire, tenue par les Allemands, qui ont d'ailleurs fusillé plusieurs de mes camarades. Quand je suis rentré chez moi, il ne restait rien qu'un morceau de maison, et l'escalier qui menait à la bibliothèque, où j'ai récupéré les livres qui, aujourd'hui encore, lorsque j'en ouvre les pages, sont remplis de poussière, stigmate du bombardement.

Quelles sont les différences entre le Grevisse et le Hanse?

Le Grevisse le précède. Je ne dirais pas qu'il est l'ancêtre, vu la tradition de grammairiens observateurs dont nous parlions. Grevisse a rédigé une grammaire, ses prédécesseurs se contentaient plutôt d'articles, d'observations particulières.

Grevisse et Hanse font donc partie de la même chapelle?

Une chapelle belge dont le père De Harveng a été l'un des fondateurs, mais pas le seul. Il n'existe pas de rivalité entre le Grevisse et le Hanse, mais une communauté d'esprit. Hanse a lu Grevisse et pas l'inverse.

La tradition de ces grammairiens en Belgique se perpétue-t-elle?

La génération qui me suit est imprégnée par les mêmes idées, à savoir que la langue n'est pas rigide, qu'elle évolue

Vous voyez des héritiers à votre travail?

Oui. Michèle Lenoble-Pinson, par exemple, professeur émérite à Saint-Louis, et d'autres à Liège, qui présentent certes des variantes par rapport à mon travail, mais qui restent sensibles et fidèles aux mêmes principes.

Un mot est-il, à la fois, un roman historique et géographique?

Il y a la francophonie, les langues occidentales, l'italien et l'espagnol, qui viennent du latin. Il existe donc une tradition dont les gens sont imprégnés sans le savoir. En apprenant le français, on assimile quelque chose qui ressemble à l'espagnol ou l'italien. D'un point de vue syntaxique ou phonétique notamment, il existe des parentés entre les langues romanes, sans qu'on en

ait conscience.

Prenons le mot «drève», par exemple... Un belgicisme.

Une déviance?

Non, c'est un développement naturel. Une langue a sa tradition écrite. Chacun vient du latin à sa manière: naturellement, la langue de Paris nous influence, mais ne s'impose pas à nous. Le Belge ne pense pas au parisien quand il parle. Le francophone de Belgique est influencé par le wallon, à Bruxelles par le flamand.

Voyageant en France en tant qu'observateur, j'ai constaté qu'il existe un français régional, comme il existe un français de Belgique. Mon rôle n'est pas de dire «vous ne pouvez pas faire cela», mais d'indiquer qu'il s'agit d'une façon de parler ou d'écrire propre à la Belgique, par exemple, voire même à Liège parfois. Comme il y en a en Normandie, par exemple. Chez Flaubert, ou chez Maupassant, nombreux sont les particularismes normands. Certains expressément pour décrire des réalités, mais, à d'autres moments, totalement inconscients. Maupassant use de normandismes lorsqu'il fait parler les personnages. Flaubert de façon plus assimilée, sans s'en rendre compte.

Comment procédez-vous pour renouveler les citations et extraits qui servent d'exemples?

À force de lecture. Je tâche de lire des ouvrages d'aujourd'hui: c'est un travail continu de renouvellement des citations. Je lis à la fois des journaux, des romans contemporains...

Les écrivains d'aujourd'hui respectent-ils la langue et la grammaire?

Chacun est guidé par ce qu'il a appris, dans la famille et à l'école. Si un instituteur n'est pas de la région, il critiquera une formule régionale, que ce soit en France ou en Belgique. Mais le Belge éprouve naturellement un sentiment d'infériorité. Un Normand ou un Breton vivent mieux leur régionalisme, étant français par ailleurs.

Tenez-vous compte du «langage SMS» dans la rédaction du «Bon usage»?

J'en ai des échos, mais, à mon âge, je ne le vis pas de l'intérieur. J'ai lu des articles à ce sujet et, dans la mesure où cela a une portée grammaticale, je tâche d'en tenir un

certain compte.

Internet change-t-il la donne au niveau de vos recherches...

Il serait exagéré de prétendre que cela a beaucoup d'influence: cela influe éventuellement sur le langage que j'observe, mais il y a sans doute des choses qui m'échappent. Ceci dit, un grammairien s'occupe plus des constructions que des mots.

Internet est-il un champ d'investigation linguistique?

D'investigation non, d'observation oui. J'entends quelque chose à la télévision, je le note et regarde si c'est un accident ou un

usage. Internet même, je n'y suis pas beaucoup j'avoue. Mon épouse fait le relais...

Comment éviter que le Grevisse ne se sclérose ou ne se fossilise, comme peut le faire parfois l'Académie française...

L'Académie évolue tout de même un peu. Pour preuve, la dernière édition du dictionnaire en cours. Ils m'envoient systématiquement les fascicules en première version, que je leur réexpédie avec mes commentaires, mes suggestions, mes corrections (ceci pas tout à fait officiellement). Je ne dis pas que tous les académiciens sont au courant... Et je crois même qu'ils ne le sont pas du tout. (Il sourit.) La langue ne se fossilise pas, parce qu'elle

évolue, quoi qu'on fasse. Grevisse a écrit la première édition avant la guerre et continuait à observer, et j'ai pris relais dans la même démarche philosophique.

Pourquoi dès lors ne faites-vous pas partie de l'Académie française?

Parce qu'il y a uniquement des membres français.

Mais il y a François Weyerganz et il y eut Marguerite Yourcenar?

Yourcenar n'était qu'à moitié belge et encore, mais c'est vrai pour Weyerganz. Et puis il y a aussi Amin Maalouf ou Denis Laferrière... Mais bon, je dois bien avouer avoir beaucoup critiqué l'Académie et son caractère par trop réactionnaire...

«La langue ne se fossilise pas, parce qu'elle évolue, quoi qu'on fasse.»

«Le bon usage, 16^e édition de la grammaire française de référence», par Maurice Grevisse et André Goosse, version papier 89,00 EUR, version électronique 36,00 EUR/an, éditeur De Boeck supérieur, www.lebonusage.com

